

La mémoire à nu de Boris Schreiber

Face au cimetière Montparnasse, le soleil de juin entre par toutes les baies de ce dixième étage où Boris Schreiber travaille quand il n'est pas à Long Island, sur les bords de l'Atlantique, dans l'Etat de New York. Cet écrivain, un homme plus slave que ceux de son pays d'origine, restés en Russie, est entré en écriture dès l'enfance. Sa mère lui avait promis un destin d'exception. Il était un appelé, un élu, né pour accomplir de grandes choses. Au plus profond du malheur, quand la famille émigrée arpentait sans un sou les quais d'Anvers, la parcelle de rêve prenait les contours d'un avenir lumineux où le petit Boris jouerait un rôle essentiel. On ne se laisse pas impunément bercer par ces paroles maternelles enivrantes, « Tu seras un génie, Borinka », sans en être marqué à jamais. Puisque la vocation était inscrite dans ses gènes, Boris Schreiber a écrit des livres beaux et douloureux, une douzaine dont une exceptionnelle « Traversée du dimanche » couronnée par le prix Sainte-Beuve en 1987. Son dernier roman, « LE LAIT LA NUIT » (Ed. François Bourin), le plus bouleversant jusqu'à présent, raconte les six ans du petit garçon qu'il fut. Une étreignante plongée dans une enfance déracinée, où seul l'imaginaire donne les couleurs de l'espoir. Les chants désespérés sont souvent les plus beaux. Avec la distance du temps, la plume trempée dans les larmes trouve des accents inédits, nés du talent et de la mémoire mise à nu.

A force de se cogner à ses souvenirs, de traquer un passé en fuite, présent par ses plaies béantes mais lointain dans le temps, Boris Schreiber a franchi les écrans d'une vie embrouillée et retrouvé le début de l'inquiétude. Il avait six ans à Anvers en 1930. Victime de la Révolution russe, des années noires qui suivirent le krach financier de 1929, la famille Schreiber avait fui. Le père – un juriste – la mère et le petit garçon, livrés à la misère, se retrouvèrent sans patrie, sans famille, sans ami, sur les rives de l'Escaut. A Anvers, alors que le père courait les chantiers en quête d'un problématique travail, Boris et sa mère se réchauffaient à leur mutuelle tendresse. Juive et Slave, Genia Schreiber avait le don de l'imaginaire orienté sur son seul fils qu'elle gavait de mirifiques projets. Ce héros en culottes courtes, nimbé du halo du génie, vivait le présent d'un pauvre et... le futur d'un prince de l'esprit, avec un sentiment d'insécurité aussi marquant que les projets glorieux. Pour retrouver son unité, tenter de sortir d'une maladive autocontemplation, Boris Schreiber est allé jusqu'aux limites de la pudeur pour ce « Lait de la nuit » dont le succès le justifiera aujourd'hui.

« J'obéis comme un cadavre à l'écriture »

Une espèce de fureur habite Boris Schreiber, un homme aux yeux bleus si slaves qu'ils véhiculent à la fois la nostalgie, la poésie et beaucoup de promesses. Comment, puisque Dieu s'est penché, il y a longtemps, sur son berceau, n'est-il pas l'écrivain célèbre qu'il devrait être ? « Ce genre de livre, me dit l'auteur du « Lait de la nuit », est original. Ce ne sont pas des confessions. Je me remets en question à chaque mot, avec en filigrane, moi et mon écriture. Ce que j'écris, est-ce bon ? La volonté de lucidité est une torture. J'obéis comme un cadavre à l'écriture. »

Il aime assez l'enfant qu'il fut. Enfant élu, en même temps que miséreux au point de manger à la soupe populaire. Quand sa mère criait au génie, la littérature n'apparaissait pas encore mais le monde intérieur de l'enfant était déjà tout entier tourné vers le conte, la magie de la tendresse, les beautés de lendemains qui chantent. Sur l'univers réel du petit Boris, aux mains gelées par le froid, faute de moufles, elle pose de fabuleux récits mêlant la Russie d'antan et ses fastes aux « projets » de gloire et de bonheur. Malgré le cocon maternel protecteur, l'enfant, malade d'insécurité, mais aussi convaincu de son grand dessein, pèse ses chances de survie. « Nous oscillions entre deux forces d'attraction : la joie de vivre et l'anéantissement. Tantôt plus près de l'une, tantôt plus près de l'autre. Nous étions les plus anonymes parmi les rebuts : ceux qu'épargnent les martyres, les atrocités. Nous étions des isolés, chassés des aires heureuses à coup de mépris. »

Des plis douloureux se précisent aux commissures des lèvres quand Boris Schreiber évoque le séjour à Riga où le froid paralyse les pauvres, recroquevillés chez eux. Il a six ans et pourtant le monde extérieur le laisse indifférent. Préoccupé à cultiver son « moi » dont sa mère attend l'éclosion, le garçon solitaire s'emprisonne dans les fils de son destin.

Un orphelin de soixante ans passés

Que reste-t-il, à l'âge de la maturité, celui de la fortune, du luxe et des certitudes théoriques, du Borinka aux mains gelées ? Les yeux bleus étincellent de colère jusqu'au passage de la nostalgie qui adoucit les traits : « Je ne suis qu'un enfant de haut âge qui geint après " papa-maman " alors qu'en ce temps, je désirais l'âge adulte comme on désire l'adultère. Un pauvre enfant, un orphelin de soixante ans passés. Mon moi entier ramasse, dorlote, réchauffe un fragment minuscule de ce moi. »

Invincible en parlant de ses faiblesses où s'accomplit la fusion du maintenant et du jadis, Boris Schreiber hésite quand il parle « de son destin hors série ». Sa mère aurait-elle confondu une forme de malédiction viscérale et le génie ? A quel moment est intervenue la vraie fracture ? A quel moment y-a-t-il eu déviation entre le destin et la vie ? Les cris brisés se mêlent aux claquements de porte, aux refus. La haine de soi, toute proche de l'amour, brouille la vision claire. Les rancœurs prennent le pas sur les enthousiasmes.

Six ans. Tout germe. L'arrivée, un an plus tard, à Paris de la famille Schreiber n'arrangera pas les choses. « Par ignorance, toujours sans un sou, mes parents m'ont mis dans une école privée. Les cris des élèves rythmaient mes récréations : " Sale étranger, sale étranger ". A la haine solitaire, j'ajoutais la violence. Tous étaient racistes, xénophobes, antisémites jusqu'au jour où je suis allé à l'école communale. Les élèves ont repris la même ritournelle mais le maître a mis le holà. » L'enfant réfugié dans le monde imaginaire de sa gloire à venir découvre « son » expression, il compose des poèmes. La mère applaudit, le père plus pragmatique, élevé à la prussienne, hausse les épaules. Cela l'agace de voir Boris solitaire toujours dans les jupes de sa mère. Malgré l'adversité, Wladimir Schreiber est un homme fort, dur au travail, au point, à Paris, de faire fortune aux halles en quelques années, et des journées de dix-huit heures. Pas de place donc pour cet enfant bizarre, isolé dans un monde à part.

Les espoirs fous d'antan l'amertume aujourd'hui

Autour de « la Mouffe » et de la Contrescarpe, dans une minable chambre d'hôtel, l'enfant se raconte des romans. Il copie ses intrigues sur celles des films du dimanche qu'il va voir avec la grand-mère du patron de l'hôtel. Genia Schreiber est désormais certaine de la vocation de son fils, il sera écrivain. Imaginez-vous l'emprise des rêves maternels sur un enfant de six, sept ans. Les décennies passent, la situation sociale change mais l'écriture, cette compagne fidèle, ne tient pas ses promesses malgré la ferveur créatrice, la rage de dire qui consomment Boris Schreiber. La critique le reconnaît pourtant. Ce n'est pas elle qu'il vise mais le grand public, capable de lui donner enfin cette consécration après laquelle il court depuis toujours.

Il avait quinze ans quand Gide le reçut, lui et son journal plein de poèmes et d'émotions. Quand vint la guerre, sa première nouvelle devait être publiée dans la *NRF*. Les Schlumberger, Roger Martin du Gard, Heinrich Mann – le frère de Thomas Mann – criaient au prodige, à côté de Gide. Au lieu de la gloire et de la publication du conte dans la *NRF*, il y eut la fuite devant l'avancée des Allemands, le rêve brisé, l'obligation de se cacher pour survivre.

L'instant de grâce passé, Boris Schreiber entreprit difficilement, la guerre terminée, l'apprentissage de l'âge adulte. Déchiré entre sa passion de l'écriture, son anxiété latente et les besoins du quotidien, il a fait cent métiers, une licence de lettres modernes, une licence de philosophie et une autre d'histoire. Sa soif d'absolu, sans cesse exprimée depuis les premiers livres « Le Droit d'asile » – 1958 –, « Les Heures qui restent » – 1959 –, « La Rencontre des absents » – 1962 – etc., est toujours présente dans « Le Lait de la nuit ». Avec cette torture exposée en même temps que la mémoire mise à nu pour ce passé-présent recomposé sans indulgence. La fureur contenue, les

espoirs fous d'antan, l'amertume d'aujourd'hui, le style épuré de Boris Schreiber donnent à ce roman des accents de chef-d'œuvre.

Odile Le Bihan